

L'égalité pour toussétoutes

Par Kurt Vonnegut, Jr.

On était en 2081 et tous les hommes étaient enfin égaux. Non seulement devant Dieu et devant la loi, mais égaux dans tous les domaines. Nul ne pouvait se targuer d'être plus malin qu'un autre ; nul ne pouvait se targuer d'être plus beau, ni plus fort ou plus rapide. Cet état de choses était dû aux amendements 211, 212 et 213 de la Constitution et aussi à l'inlassable vigilance des agents du directeur général aux Handicaps des Etats-Unis.

Il y avait bien encore quelques petits détails gênants. Par exemple, le mois d'avril n'était plus le printemps et cela montait au cerveau des gens. Et ce fut par ce mois humide et froid que les A.D.G.H emmenèrent Harrison, le fils de George et Hazel Bergeron. Il avait alors quatorze ans.

C'était un épisode bien tragique. Mais George et Hazel, en fait, n'y pensaient guère. Hazel avait une intelligence parfaitement normale, ce qui voulait dire qu'elle ne pouvait penser à une chose ou à une autre que par à-coups. Quant à George, comme son intelligence était nettement au-dessus de la normale, il portait à l'oreille un petit handicap sous forme de récepteur radio que la loi ne lui permettait pas d'ôter. Il était branché sur un émetteur du gouvernement qui, toutes les vingt secondes environ, envoyait un bruit quelconque dans les sons aigus pour empêcher les gens, tels que George, de profiter injustement de leur intelligence aux dépens des autres.

George et Hazel regardaient la télévision. Hazel avait des larmes sur les joues, mais, pour l'instant, elle avait oublié qu'elle en était la cause. Des ballerines firent leur entrée. Une sonnerie vibrante résonna dans la tête de George et ses pensées s'enfuirent, prises de panique, comme des cambrioleurs qui entendent la sonnette d'alarme.

« C'était joli, cette danse qu'ils viennent de finir, dit Hazel.

- Hein ?

- Cette danse, c'était joli, répéta Hazel.

- Vouï », dit George. Il essaya de penser un peu aux ballerines. Elles n'étaient pas vraiment bonnes – n'importe qui aurait pu en faire autant. Elles étaient alourdis par des contrepoids et des sacs de plombs de chasse ; quant à leurs visages, ils étaient masqués. Ainsi, nul ne pouvait, devant un geste gracieux ou un ravissant visage, se sentir pris au piège. George commença vaguement à penser que les danseuses ne devraient pas être handicapées. Mais il ne put mener ses réflexions bien loin, car la radio transmet à ses oreilles un autre bruit qui dispersa ses pensées.

George grimaça de douleur. Sur les huit ballerines, deux grimacèrent au même moment.

Hazel avait remarqué la mimique de George. Comme elle n'avait pas de handicap, il lui fallut demander à son mari quel était le dernier bruit.

« On aurait dit qu'on tapait sur une bouteille de lait avec un marteau, dit George.

- Je crois que ce serait très intéressant d'entendre tous ces différents bruits. Tout ce qu'ils arrivent à inventer.

- Hum ! dit George.

- Seulement, moi, si j'étais directeur général aux Handicaps, sais-tu ce que je ferais ? » continua Hazel. En fait Hazel ressemblait beaucoup au directeur général aux Handicaps, une femme nommée Diana Moon Glampers. « Si j'étais Diana Moon Glampers, reprit Hazel, je ferais passer des carillons le dimanche. Juste des carillons. Une sorte d'hommage à la religion.

- Je pourrais penser, si c'était juste des carillons, dit George.

- Eh bien, on pourrait les faire sonner très fort. Je crois que je ferais un bon directeur général aux Handicaps.

- Aussi bon que n'importe qui, dit George.

- Qui mieux que moi pourrait savoir ce que signifie le mot *normal* ? dit Hazel.

- Bien sûr », dit George. Une pensée vacillante commença à se faire jour dans son esprit. Il s'agissait de son fils Harrison qui, lui, n'était pas normal, et qui était maintenu en prison. Mais une salve de vingt et un coups de canon dans sa tête arrêta le cours de ses pensées.

« Dis donc, reprit Hazel, c'était assourdissant cette fois, n'est-ce pas ? »

C'était tellement assourdissant que George en était pâle et tremblant et qu'il avait les yeux rouges et pleins de larmes. Sur les huit ballerines, deux s'étaient écroulées sur le sol du studio et se tenaient les tempes.

« Tu as l'air fatigué brusquement, dit Hazel. Tu devrais t'étendre sur ce divan et soutenir ton handicap de plomb sur les oreillers, mon chéri. » Elle parlait des vingt kilos de plomb qui étaient fixés dans un sac de toile autour du cou de George. « Oui, va donc reposer ce sac un petit moment, je ne vois aucun inconvénient à ce que nous ne soyons pas égaux pendant quelques instants. »

De ses deux mains, George soupesa le sac. « Ça n'a pas d'importance, dit-il, je ne m'en aperçois plus. Ça fait partie de moi-même.

- Tu es vraiment fatigué ces temps derniers, épuisé, je devrais dire, reprit Hazel. S'il y avait moyen de percer un trou dans le bas du sac pour retirer quelques plombs... juste quelques-uns...

- Deux ans de prison et 2000 dollars d'amende pour chaque plomb ôté, dit George, je trouve que ça ne vaut pas la chandelle.

- Si tu pouvais en enlever quelques-uns quand tu reviens de ton travail... Je veux dire, après tout, tu n'entres en compétition avec personne ici, tu ne fais rien.

- Si j'essayais de m'en tirer comme ça, dit George, alors d'autres se mettraient à en faire autant et, avant longtemps, on serait de nouveau au siècle de l'obscurantisme où chacun voulait rivaliser avec son voisin. Tu n'aimerais pas ça, dis ?

- J'en aurais horreur.

- Et voilà ! Quand les gens commencent à pinailler sur les lois, que crois-tu qu'il puisse advenir de la société ? »

Si Hazel n'avait pas trouvé de réponse à la question de George, lui-même n'aurait su en fournir une, car un bruit de sirène lui vrilla soudain la cervelle.

« Je suppose que tout irait à vau-l'eau », dit Hazel.

George parut déconcerté.

« Qu'est-ce qui irait à vau-l'eau ?

- La société, dit Hazel après une hésitation, c'était bien ça que tu disais ?

- Qui sait ? » dit George.

Le programme de télévision fut soudain interrompu pour donner le bulletin d'informations. Tout d'abord, on ne sut pas très bien de quoi il était question, car le présentateur, comme tous ses confrères, avait une sérieuse difficulté de parole. Pendant une demi-minute, très excité, il essaya de dire : « Mesdames, mesdemoiselles, messieurs. »

À la fin, il y renonça et tendit le papier à une ballerine pour qu'elle le lise.

« C'est très bien, dit Hazel, il a essayé. C'est ça qui est important. Il a essayé de faire de son mieux avec ce que Dieu lui a donné. Il devrait avoir de l'avancement pour avoir fait tant d'efforts.

-Mesdames, mesdemoiselles, messieurs », dit la ballerine lisant le bulletin. Elle devait être d'une beauté extraordinaire, car le masque qu'elle portait était hideux. Et il était facile de constater qu'elle était la plus robuste et la plus gracieuse de toutes les danseuses, car ses sacs de handicaps étaient aussi gros que ceux portés par des hommes de cent kilos.

Et il lui fallut s'excuser pour sa voix. En effet, c'était vraiment injuste qu'une femme pût se servir d'une voix pareille. C'était une mélodie, chaude, lumineuse, au rythme enchanteur.

« Excusez-moi », dit-elle, et elle recommença, enlaidissant sa voix jusqu'à rendre impossible toute impression de supériorité.

« Harrison Bergeron, reprit-elle en un croassement rauque et saccadé, âgé de quatorze ans, vient de s'échapper de prison ; il est soupçonné d'avoir comploté pour essayer de renverser le gouvernement. C'est un génie et un athlète, il est sous-handicapé et extrêmement dangereux. »

Une photo de Harrison, prise par les services de police, fut projetée sur l'écran. D'abord, la tête en bas, puis d'un côté, puis encore la tête en bas, et enfin dans le bon sens. La photo montrait Harrison en pied, sur fond divisé en mètres et en centimètres. Il mesurait exactement 2,10 m.

Pour le reste, Harrison n'était rien de moins qu'un assemblage de ferronnerie. Jamais personne n'avait porté plus de handicaps. On lui avait opposé tous les obstacles possibles au fur et à mesure de sa croissance et il les avait franchis tous, avant même que les A.D.G.H. aient pu en imaginer d'autres. Au lieu d'avoir un petit récepteur radio dans l'oreille comme handicap mental, il portait d'énormes écouteurs, et, par surcroît, des lunettes aux verres énormes et ondulés. Ces lunettes n'étaient pas seulement conçues pour le rendre à moitié aveugle, mais pour lui donner des maux de tête abrutissants.

Il était bardé de métal. Habituellement, il y avait une certaine symétrie, une netteté toute militaire dans la disposition des handicaps inventés pour les individus particulièrement forts, mais Harrison, lui, était un tas de ferraille ambulante. Dans cette course qu'est la vie, Harrison traînait plus de 150 kilos.

Et, pour l'enlaidir, les A.D.G.H. le forçaient à porter tout le temps un faux nez en caoutchouc, énorme et rouge, à se raser les sourcils et à recouvrir d'une pellicule noire et proéminente quelques-unes de ses belles dents blanches et régulières.

« Si vous voyez ce jeune homme, continuait la ballerine, surtout n'essayez pas de discuter avec lui, n'essayez pas, je le répète. »

Il y eut le terrible craquement d'une porte qu'on arrache de ses gonds.

Des hurlements et des gémissements de consternation s'élevèrent dans le studio de télévision. La photo de Harrison Bergeron sautait dans tous les sens sur l'écran, comme mue par un tremblement de terre.

George Bergeron identifia immédiatement l'origine du séisme. Et cela ne lui fut pas difficile car sa propre demeure avait été plus d'une fois secouée au rythme du même cataclysme. « Grand Dieu, dit-il, ce doit être Harrison. »

Mais le bruit d'une collision d'automobiles résonna dans sa tête au moment où il comprenait, et l'idée fut balayée.

Quand George put de nouveau ouvrir les yeux, la photo de Harrison avait disparu et c'était un Harrison vivant qui remplissait l'écran.

Balançant sa tête de clown sur son corps énorme, tandis que tintait la ferraille dont il était recouvert, il était debout en plein milieu du studio. Il avait encore à la main le bouton de la porte qu'il venait d'arracher. Ballerines, techniciens, musiciens et speakers s'étaient jetés à ses genoux et se recroquevillaient de peur, s'attendant à être massacrés.

« Je suis l'empereur ! cria Harrison. Vous entendez ? Je suis l'empereur. Tout le monde doit faire ce que je dis et immédiatement. »

Il tapa du pied et le studio trembla. « Même infirme, boitant, diminué comme vous me voyez ici, rugit-il, je suis le plus grand de tous les dictateurs de tous les temps. Et maintenant, regardez-moi devenir ce que je *peux* devenir. »

Harrison arracha les courroies qui tenaient ses handicaps comme si c'était du papier mâché, arracha les courroies conçues pour soutenir 2500 kg.

Les morceaux de ferraille qui avaient été les handicaps de Harrison s'écrasèrent au sol.

Harrison passa ses pouces sous le cadenas qui fermait le harnachement de sa tête et le brisa comme un fêtu. Il écrasa ses écouteurs et ses lunettes contre le mur. Puis il envoya promener son nez de caoutchouc, révélant ainsi un homme devant qui le dieu du Tonnerre, le grand Thor lui-même, aurait tremblé.

« Maintenant, je vais choisir mon impératrice, dit-il, parcourant du regard le groupe agenouillé à ses pieds. Que la première femme qui osera se lever réclame et son époux et son trône. »

Quelques instants s'écoulèrent et une ballerine au corps flexible comme une fleur, se leva.

Harrison ôta le handicap mental de son oreille, et ses handicaps physiques avec une étonnante délicatesse. En dernier lieu, il lui retira son masque.

Elle était d'une surprenante beauté.

« Maintenant, dit Harrison, la prenant par la main, nous allons montrer à tous ce que signifie le mot « danse ». Musique ! » ordonna-t-il.

Les musiciens regagnèrent leurs sièges en se bousculant, et Harrison les débarrassa aussi de leurs handicaps. « Jouez de votre mieux, leur dit-il, et je vous ferai barons, ducs et comtes. »

La musique commença. Elle était normale au début, c'est-à-dire bête, fausse, de mauvaise qualité. Mais Harrison arracha deux musiciens de leurs chaises et les secoua comme des baguettes de chef d'orchestre, tout en fredonnant la musique comme il voulait qu'elle fût jouée. Puis il les rejeta sur leurs chaises.

La musique recommença et c'était beaucoup mieux.

Harrison et son impératrice se contentèrent d'abord d'écouter la musique pendant quelques instants, d'écouter gravement comme s'ils accordaient leurs cœurs à son rythme.

Puis ils se haussèrent sur la pointe des pieds et Harrison entoura de ses grandes mains la taille minuscule de la jeune fille, la laissant prendre conscience de cette légèreté qui allait être la sienne.

Enfin, dans une explosion de joie et de grâce, ils bondirent en l'air. Et non seulement les lois terrestres étaient abandonnées mais aussi les lois de la gravité et celles du mouvement.

Ils tournoyaient, tourbillonnaient, pivotaient, s'élançaient, cabriolaient, sautaient, faisaient de multiples entrechats.

Ils étaient légers comme des biches sur la lune.

Et chaque bond amenait les danseurs plus près du plafond qui pourtant avait neuf mètres de haut.

Il fut bientôt évident que leur intention était d'aller embrasser le plafond.

Ils l'embrassèrent.

Puis, neutralisant la force de la gravité par la seule puissance de leur volonté et de leur amour, ils restèrent suspendus en l'air, au-dessous du plafond, et ils s'embrassèrent pendant longtemps, très longtemps.

C'est alors qu'arriva Diana Moon Glampers. Elle fit son entrée dans le studio, tenant un lourd fusil à deux canons. Elle tira deux fois et l'empereur et l'impératrice moururent avant même d'avoir touché le sol.

Diana Moon Glampers rechargea son fusil. Elle le pointa vers les musiciens et leur dit qu'ils avaient dix secondes pour remettre leurs handicaps.

À ce moment, les lampes du poste de télévision des Bergeron grillèrent.

Hazel se tourna vers George pour parler de la panne. Mais George était allé à la cuisine chercher une bouteille de bière.

George rentra avec la bière et s'arrêta, secoué des pieds à la tête par un bruyant signe de son handicap mental. Il se rassit.

« Tu as pleuré ? demanda-t-il à Hazel en la voyant s'essuyer les yeux.

- Voui, dit-elle.

- À quel sujet ?

- Tout est confus dans mon esprit, murmura Hazel.

- Il faut oublier les choses tristes, dit George.

- C'est toujours ce que je fais.

- C'est bien, c'est bien », dit George. Il grimaça. Un bruit de canonnade gronda dans sa tête.

« Oh ! là ! là ! je vois que cette fois c'était un bruit assourdissant, dit Hazel.

- Tu peux redire ça, dit George.

- Oh ! là ! là ! dit Hazel, je vois que cette fois c'était un bruit assourdissant. »

Traduit par Christine Renard

(*Harrison Bergeron*, extrait de *Histoires de demain*, Le livre de Poche, n° 3771)

Post-scriptum. Le lecteur ne manquera pas d'appliquer la morale de cette fable à la société d'aujourd'hui – qui était bien celle « *de demain* », en 1974, quand Vonnegut l'écrivit. La réalité a

rattrapé la fiction. L'égalité est devenue le cri de guerre à toute différence donnée - et surtout d'origine biologique - vécue comme privilège, injustice, hiérarchie par les tordus *queer*,¹ et les partisans de la *French Theory*, puisque, suivant leur *mantra* : « la nature n'existe pas. Tout est construction sociale et culturelle ». Et donc, si tout est construction sociale, nous pouvons - et nous devons- effacer ces différences de nature qui n'existent pas, mais donnent tout de même lieu à d'odieuses catégories hiérarchiques. Le privilège reproductif des féconds vis-à-vis des stériles, et des couples hétérosexuels vis-à-vis des couples homosexuels offensait en effet l'esprit d'égalité dégénéré en idéologie *pourtoussiste*. Selon le féminisme soi-disant matérialiste, classer, c'est hiérarchiser. Toute hiérarchie est le produit de l'esprit humain et du corps social, seuls à même de les penser et de les instituer. Si toute catégorie résulte d'une hiérarchie, et que toute hiérarchie résulte du corps social, *alors*, la division sexuée, fondamentale, de l'humanité, en deux genres, masculin et féminin relève du mythe, et ne sert qu'à justifier a posteriori la domination masculine sur un prétendu genre féminin, identifié et réduit à son sexe biologique. D'où la volonté du tordu *queer* de supprimer la différence sexuée afin de supprimer la domination sexuée. Ainsi les organes génitaux ne justifieraient plus cette néfaste *bicatégorisation* (pas plus que la forme des oreilles ou la couleur des yeux). Plus de sexe, plus de sexisme. On pourrait d'ailleurs répéter l'opération pour les grands et les petits, les gros et les minces, les lents et les vifs ; toutes catégories sociales binaires, sujettes à des hiérarchisations arbitraires. Toute comparaison est odieuse. Le vrai moyen de garantir l'égalité réelle des neuf milliards d'humains actuellement sur Terre est de ne rien nommer de leurs différences, de ces traits saillants qui suscitent la désignation, de coucher l'humanité sur un lit de Procuste mental ; en attendant de fabriquer, grâce aux avancées de la reproduction artificielle, une humanité réellement *standard*, dont chaque exemplaire ne se distinguera des autres que par son numéro de série ; ou par les options dont ses commanditaires auront les moyens et le désir de le doter. Les fées se penchaient jadis sur les berceaux, les techniciens feront désormais des réglages sur les utérus artificiels.²

Une théoricienne lesbienne *queer* rageait dans *Libération* contre les « *techniques de reproduction hétérosexuelle* » - le coït.³ La solution s'imposait : stériliser la population à égalité. Homos ou hétéros. Ce que l'industrie chimique et les multiples pollutions sont en voie d'accomplir. Puis vendre à *toussétoutes* des enfants sur mesure et mieux que nature, grâce aux progrès des toutes récentes technologies de reproduction artificielle – à peine trente ans.⁴ Naturellement, cette égalité devant le produit enfant s'arrêtera aux différences de classes, de revenus, de catégories socio-professionnelles bien réelles et bien pérennes, elles. Restons sérieux.

Pièces et main d'œuvre
Grenoble, solstice d'hiver 2014

¹ cf *Ceci n'est pas une femme. À propos des tordus « queer »*, Pièces et main d'œuvre (octobre 2014), sur www.piecesetmaindoeuvre.com

² Idem.

³ cf *Procréation politiquement assistée*, B. Preciado, *Libération*, 27/09/2014

⁴ cf *La reproduction artificielle de l'humain*, Alexis Escudero (Le Monde à l'envers, 2014) et sur www.piecesetmaindoeuvre.com